

— Dans ma serre !, s'écria le vieil avaré ; mais, malheureux, tu as dû défoncer mon vitrage et briser mes carreaux ?

— Je ne vous cacherais pas que j'en ai cassé quelques-uns sans le vouloir, maître Gaspard, et c'est bien heureux pour Grettly, qui, faute d'un peu d'air, allait mourir asphyxiée dans la serre, au milieu de ses fleurs.

— Alors c'est toi, qui, en tombant, l'as sauvée ? repartit Melzer après un instant de réflexion.

— Est-ce là un crime impardonnable, mon père ? murmura Marguerite en se jetant dans les bras du vieillard.

Au même instant on entendit frapper à la porte à coups de crosse de fusil. Dame Catherine courut à son guichet, et revenant aussitôt :

— Maître Gaspard, dit-elle tout effurée, ce sont des soldats qui demandent à fouiller la maison, et je crois bien ; hélas ! que c'est à ce pauvre Fritz qu'ils en veulent.

— A Fritz ? interrompit Gaspard. Oh ! oh ! c'est bon à savoir. Viens ça, garçon, continua-t-il en ouvrant une porte basse envahie par le lierre et les bruyères ; entre là, et quoi qu'il advienne ne bouge pas ; plus tard on te donnera la clef des champs.

Et après avoir refermé la porte :

— Maintenant dame Catherine, allez ouvrir à ces braves gens, et montrez-leur le chemin.

— Oh ! merci, merci, mon père, s'écria Marguerite avec un sourire plein de reconnaissance.

Et pendant que la ménagère accomplissait l'ordre du vieux Melzer :

— Nom d'un sabot ! continua le bonhomme, il ne sera pas dit que j'aurai livré à ces coquins-là un garçon qui vient de sauver ma fille !

Le sergent et ses hommes, après avoir fouillé la maison de Melzer dans ses moindres recoins, se retirèrent convaincus que Fritz ne s'y était pas réfugié, car, le cas échéant, le bonhomme qui était l'ennemi intime du jeune sabotier, n'eût certes pas manqué de le leur livrer. Ils se rabattirent alors sur les maisons du voisinage, mais sans plus de succès.

Mathias Werner était fort inquiet.

La disparition de Fritz lui enlevait non seulement les bénéfices qu'il avait rêvés, mais en réalité quarante bons florins sonnants qu'il avait payé comme avances, et dont il était personnellement responsable. Il ne trouva donc rien de mieux que d'attribuer la fuite de sa recrue à la négligence de ses hommes.

— Ça, mes gentils agneaux, leur dit-il, je vous ai confié, pour le conduire de la maison du bourgmestre de Nordstetten à la prison de Stuttgart, un garçon en bon état. Sous prétexte que, chemin faisant, vous avez rencontré un taureau furieux, vous avez abandonné votre prisonnier, qui, vous voyant fuir, s'est laissé gagner par l'exemple. Moi, votre chef, j'ai tiré sur le fugitif. Il est tombé sous mon coup de feu, vous vous êtes élançés à sa poursuite, je vous ai aidés dans vos recherches, et cependant vous n'avez pas retrouvé le jeune homme. Or, vous êtes corporellement responsables de tout prisonnier confié à votre garde. Je suis donc dans la dure nécessité de dénoncer ce fait au major, qui, vous le savez, n'est pas du tout commode. Ce que vous avez de mieux à faire, en cette occurrence, c'est de rentrer le plus promptement possible à la caserne, et de garder sur toute l'affaire le plus profond silence jusqu'à mon retour, qui ne peut tarder. Une fois seul, j'agirai sans éveiller les soupçons du voisinage. Je tends une souricière aux alentours de la cabane de la veuve, et je découvre en quel endroit s'est réfugié son fils. Alors je requiers main-forte et je l'apprends au corps.

— Bien joué ! repartit Karl, le soldat-orfèvre.

— Cependant, continua le sergent, si j'échoue dans cette dernière tentative, il ne vous reste plus, mes enfants, qu'à recommander votre peau à votre saint patron. Allez !

Les soldats prirent assez pitoyablement congé de leur chef, et s'éloignèrent en se promettant bien d'entre eux de ne pas dire un seul mot de leur mésaventure.

Le soir même, Mathias Werner alla s'embusquer dans un épais taillis, non loin de la cabane de la veuve, épiant avec une patience de chat tous ceux qui pourraient soit y entrer, soit en sortir.